

Une œuvre de Henry Bordeaux [suite et fin]

Autor(en): **Bondallaz, Antonin**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **47 (1918)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vaste et profond, fait de pensées, de sentiments, d'images surtout. L'éducation par l'image a une importance capitale dans la vie. Je suis moralement convaincue que chez beaucoup des écoliers qui ont assisté à Christus, les images de l'enfant Jésus, du Christ sur la croix, de la Vierge, de saint Joseph, des docteurs de la loi, de Judas, de Barabbas, dureront autant que leur vie... Combien il importe donc de ne présenter à nos enfants que des images belles, suggestives de bien et d'élevé. Ah ! si nos classes avaient plus souvent des régals de ce genre et si les parents comprenaient mieux l'importance de la bonne illustration, combien la source sensorielle, base des idées et des actes, serait plus riche, plus juste, plus noblement féconde !... Cette éducation des yeux et de l'imagination doit se faire de très bonne heure, car l'âme n'est pas longtemps la tablette de cire d'Aristote. Elle doit se faire parallèlement à l'éducation du cœur. Une image belle éveille nécessairement un sentiment noble. Des images belles et bien faites, des exemples nobles suscitant de beaux sentiments : voilà ce qu'il faut à la première culture de cette plante d'éternité qu'est l'enfant. Du reste, le sentiment est suivi de la réflexion plus vite qu'on ne pense.

Deux bambins, un jour, s'amusaient sur une pelouse fleurie. L'aîné qui avait quatre ans à peine dit tout à coup au plus petit, âgé de deux ans :

« René, est-ce que tu aimes le bon Dieu ?... »

Interloqué, le petiot posa son cerceau et répondit oui. Le plus grand, alors, se croisa les bras, et après un silence, la mine grave et regardant son cadet, ajouta :

« Tu sais, il est mort pour nous !... »

Séraphine BONGARD.

Une œuvre de Henry Bordeaux

(Suite et fin.)

Les « sujets du royaume » — je veux dire les enfants — sont au nombre de sept, parmi lesquels nous verrons plus tard un prêtre-missionnaire, une religieuse cloîtrée et un officier de marine. L'avant-dernier, le personnage principal du roman, celui qui nous raconte l'histoire de son enfance et de son adolescence, est appelé par les auteurs de ses jours à poursuivre leur œuvre, à tenir le « sceptre » quand sonnera pour lui l'heure marquée par le destin. Admirons ici la tendre sollicitude avec laquelle les parents s'appliquent à discerner et à cultiver dans les jeunes cœurs confiés à leur garde aimante le germe d'une future vocation. Avec quel art ils en tracent la première esquisse par l'initiation progressive des enfants à leur avenir ! Avec quel soin ils éliminent de leur entourage les éléments qui pourraient

nuire à l'épanouissement d'une vraie vocation ! Pourtant, un ennemi, insoupçonné tout d'abord, et pour cause, s'est installé à demeure dans la place forte du « royaume ». Inconsciemment, si ce n'est sournoisement, il répand de l'ivraie sur le champ vierge où la vigilance paternelle a semé à pleine main le grain de sénévé. Cet ennemi, vous l'avez deviné, c'est le grand-père, l'aïeul sceptique et prévaricateur, à qui tout est égal. Placé par l'absolue confiance des parents sous l'influence dissolvante du « disciple » de Jean-Jacques, François, l'avant-dernier, « l'héritier présomptif de la couronne », s'écarte peu à peu de la voie droite tracée par son père. Plus tard, lorsque les yeux des parents commenceront à se dessiller, le mal aura déjà fait son œuvre dans le cœur et l'esprit du « potache » émancipé, auquel son grand-père a fait entrevoir, au moyen de sophismes dilués dans une épicurienne phraséologie, les mirages décevants de la liberté, de cette liberté qui bannit toute contrainte, qui supprime toute entrave pour ne laisser subsister que le règne du caprice et de la fantaisie. Mais bientôt viendra l'épreuve décisive qui marquera de sa rude empreinte l'existence du jeune homme. Au lit de mort de son père, l'enfant prodigue renoncera du coup à ses lamentables erreurs. « Ton tour est venu, je t'attendais, balbutie le mourant, d'une voix haletante ! » Cri de la race qui ne veut pas de souillure, qui exige qu'on se garde intact pour ne pas compromettre un long passé et assurer la continuité du labeur des ancêtres ! Entre temps, nous assistons à de douloureux conflits entre l'aïeul et le chef de famille, conflits inévitables malheureusement, puisque les principes politiques et sociaux de ces deux hommes unis pourtant étroitement par les liens du sang, divergent si profondément. Mais ces dissentiments passagers, dont le respect et l'estime réciproque sont loin d'être exclus, ne sortent pas du cadre du « royaume ». Du reste, l'ombre de la « reine » se dessine toujours au moment opportun pour écarter toute violence et prévenir les intempérances de langage.

Pendant que la famille, baignée ainsi dans une vivifiante atmosphère de dilection, assure ses destinées, des ennemis conspirent successivement dans les ténèbres. Invisibles au début, ils n'en existent pas moins ces *ils* mystérieux dont parle tante Dine avec des gestes de menace, tandis que les « petits » pâlisent d'effroi en se rangeant sous son égide protectrice. Aussi, voyez de quelle façon elle rabroue déjà son frère, cet original papa Rambert au petit rire sarcastique ! Ennemis de la maison, ces « maudits accapareurs » qui tablent sur le gouvernement de décadence du grand-père pour ravir le domaine à la dynastie des Rambert ! Ennemis perfides, ces politiciens sans scrupules qui, pour arriver à leurs fins, n'hésitent pas à dresser le père contre le fils, en édifiant leurs succès éphémères sur des ignominies ! Ennemis encore, tous ces bas flagorneurs, artistes ratés, génies incompris, admirateurs béats des « Homais » du jour, noyant leurs utopies sociales au fond de la dive bouteille ! Ennemis incons-

cients, eux aussi, ces nomades de la civilisation, pitres et bateleurs, écuyères de cirque et danseurs de corde, dont les attrait pimentés de la vie de bohème fascinent pour un instant le cœur du fils de la maison ! C'est en vain. Bâti sur le roc des saines traditions, le « royaume » résiste à tous les assauts. Victime de son devoir professionnel, l'héroïque docteur Rambert s'achemine prématurément vers le soir, mais avec la suprême consolation d'entrevoir les lueurs blanchissantes de l'aube prochaine. Son héritier, le continuateur de son œuvre, lui est revenu définitivement : l'adversité l'a jeté pantelant à son chevet.

Au point de vue purement littéraire, que de magnifiques pages à savourer dans ce chef-d'œuvre ! N'oublions pas que *La Maison* est sise en Savoie, contrée qui renferme tout ce que la nature a trouvé pour émouvoir et charmer : vallées enchanteresses, montagnes au profil déchiqueté, belvédères, lacs, torrents, cascades, vignobles et moissons. Les paysages de M. Bordeaux nous révèlent à la fois la splendeur des lignes et la variété des couleurs. Tantôt ils ont la finesse, la grâce et la légèreté de l'aquarelle, tantôt cette concavité, cette force de relief, cette vigueur de touche qui décèlent le peintre de génie comme le grand écrivain. Et quel talent de faire parler les choses ! Langage vivant, précis et d'une chaude éloquence. Mais la littérature n'est pas pour M. Henry Bordeaux un agréable passe-temps ou un divertissement de frétilant mandarin qui se promène en palanquin. Il n'écrit pas pour imposer sa personnalité, ni pour faire étalage de sa virtuosité. Ses romans nous laissent une impression de conformité et de parfaite ressemblance avec la vie. Observateur d'une aigüe perspicacité, il discerne d'invisibles lois latentes sous les faits, à la façon d'un mathématicien qui aperçoit une courbe derrière une formule algébrique ; non content de signaler les effets, il remonte aux causes ; son art est humain et, par cela même, éminemment social et moralisateur. A ce titre, le roman *La Maison* est destiné à faire un bien immense. M. Bordeaux ne fait, du reste, que concrétiser admirablement ici les principes qu'il a posés antérieurement dans ses magnifiques ouvrages de critique sociale et littéraire. « La famille, dit-il en substance, est la base de la société qu'on ne peut méconnaître sans errer, et une société n'est prospère que si les familles qui la composent montrent les symptômes de la santé physique et morale. La famille a intérêt, sans doute, à compter parmi ses membres de vigoureuses individualités ; mais celles-ci ne servent celle-là que si elles subordonnent leur valeur à l'ordre familial qui les domine. »

Ainsi, M. Bordeaux a le don de saisir les formules vitales de l'existence sociale. Ces lois sont si vraies, si naturelles, que l'art païen lui-même célébrait la délicatesse, la beauté et la puissance des sentiments familiaux en plaçant le foyer domestique sous la protection des dieux lares. « Autrefois, dit encore l'auteur des *Roquevillard*, pour désigner

la valeur numérique d'un village, on ne comptait pas par habitants, mais par feux. Cette image m'a toujours paru un symbole. Elle indique à elle seule une vérité sociale. Une société n'est, en effet, qu'une assemblée de foyers, de familles. Un feu éteint, c'est pour elle une perte. Elle ne dure que par cette flamme qui se transmet, et durer, c'est sa raison d'être. »

En terminant cette brève et sèche analyse, incapable de faire ressortir toutes les beautés d'un livre qui en renferme tant, qu'il me soit permis de féliciter franchement M. Bordeaux de nous avoir présenté dans un roman — la chose est assez rare pour qu'elle vaille la peine d'être soulignée — une famille *nombreuse*. Le roman moderne, tout comme le théâtre contemporain, est contaminé par cette maladie morale que j'appellerais la *peur* de l'enfant. Ces dernières années, des écrivains de talent ont poussé avec raison un cri d'alarme à l'endroit de l'effrayante dépopulation dont la France est la victime. Or, parcourez les romans de ces mêmes écrivains : peu, ou le plus souvent pas d'enfants dans les milieux bourgeois ou aristocratiques qui leur servent de cadre. Illogisme ou inconséquence ? Est-ce peut-être en vertu de l'argument littéraire qui consiste à dire que le romancier n'a pas à s'occuper de morale ? Ce serait revenir à la doctrine de l'art pour l'art, doctrine pernicieuse, tout au moins d'un sens équivoque et dangereux conduisant au dilettantisme d'un Anatole France.

Une œuvre littéraire, disait Chateaubriand, est rarement grande et durable, lorsqu'elle contient une insulte à la rectitude de la vie. L'œuvre de M. Bordeaux n'a rien d'un dilettante. Elle est grande et forte parce qu'elle a pour assises les lois sociales et qu'elle témoigne d'un invincible goût de l'ordre ; elle est pure et rayonnante parce qu'elle est taillée en plein marbre comme une statue antique ; elle passera à la postérité parce qu'elle renferme un hymne vibrant à la beauté immortelle de la vie familiale.

Antonin BONDALLAZ.

Carnet d'un inspecteur scolaire

VISITE D'UNE ÉCOLE MAL TENUE

Hélas ! nous ne retrouvons ici aucun des précieux caractères de la classe dans laquelle le maître énergique, capable et laborieux fait régner l'ordre et le bon goût, ainsi que la méthode, mère du progrès intellectuel et moral. Ici, au contraire, tout respire la négligence et l'ennui ; l'indiscipline et l'étourderie se sont établies en reines dans cet asile qui doit être, pourtant, le sanctuaire de la bonne tenue, du travail calme et assidu, de la vertu, de l'obéissance en particulier.